

Nouvelles pratiques sociales



Jean-Dominique Boucher, *L'aventure solidaire*, Paris, Éditions Karthala, 1990, 278 p.

Christine Villeneuve

Volume 5, Number 1, Spring 1992

Santé mentale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301166ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301166ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Villeneuve, C. (1992). Review of [Jean-Dominique Boucher, *L'aventure solidaire*, Paris, Éditions Karthala, 1990, 278 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 5(1), 163–168. <https://doi.org/10.7202/301166ar>



Les comptes rendus

L'aventure solidaire

Jean-Dominique BOUCHER
Paris, Éditions Karthala,
1990, 278 p.

Publié d'abord en 1986, puis mis à jour en 1990, *L'aventure solidaire* a été écrit par un journaliste français, Jean-Dominique Boucher, qui est également l'auteur de nombreux reportages sur le tiers monde, particulièrement l'Afrique. Ce livre nous parle du *volontaire* au tiers monde (appelé ici *coopérant*) et de l'évolution qu'a prise la coopération au développement de ces pays défavorisés. Le lecteur voyage à travers des récits, des témoignages et des réflexions que l'auteur a recueillis lors d'une enquête auprès des coopérants, menée pendant trois ans. Illustrés de plusieurs scènes colorées, ces récits de volontaires dans le feu de l'action font l'originalité de l'ouvrage. Le lecteur se promène ainsi entre les réflexions et les analyses du quotidien de ces hommes et de ces femmes engagés dans le développement au tiers monde. Parfois drôles, parfois tristes, ces « confessions », ces mini-récits sont rapportés dans les mots des gens concernés et, par là même, ne manquent pas de réalisme.

L'auteur a voulu mesurer l'évolution des vingt dernières années du développement au tiers monde. Il a choisi de décrire cette évolution sous deux volets. Le premier est une description du volontaire au tiers monde et le second est une réflexion sur la transformation qu'a vécue la coopération internationale.

LES VOLONTAIRES

Pour faire la description du volontaire l'auteur accorde la priorité au vécu de ces derniers : leurs frustrations, leurs faiblesses, leurs limites. Ces volontaires sont des hommes et des femmes de diverses professions et expériences qui s'engagent à participer ou à créer un projet de développement au tiers monde. On les appelle également des coopérants et leur engagement implique un séjour de quelques mois ou de quelques années dans le milieu. Un premier type d'intervenant est celui du « volontaire de développement » qui participe à des projets à long terme dans le but de changer la structure actuelle. Ce volontaire de développement travaille le plus souvent au sein des organismes non gouvernementaux (ONG). Le mode de fonctionnement interne de ces ONG se différencie des autres, car ils possèdent une faculté d'adaptation, une souplesse de manœuvre et une liberté d'initiative, caractéristiques que ne possèdent pas les structures étatiques ou privées de coopération internationale. Un autre type d'intervenant est le « volontaire d'urgence » qui s'occupe de distribuer des soins médicaux ou autres en temps de conflits ou de catastrophes. Enfin, le dernier type de volontaire est le personnel « non bénévole » envoyé au tiers monde par les pouvoirs publics pour gérer et administrer des projets. Ce dernier est le seul des trois types de volontaire à ne pas s'impliquer avec la communauté locale.

Le premier chapitre nous raconte le travail d'un volontaire d'aujourd'hui qui épouse les contours d'une coopération bien différente de celle d'il y a vingt ans. C'est un récit qui décrit l'aboutissement de plusieurs années de tentatives plus ou moins réussies et présente des réflexions sur la coopération et sur le type de volontaire au tiers monde. Le volontaire des années 60, sous l'influence de croyances religieuses et chapeauté par les institutions ecclésiastiques, était porteur des idées occidentales. L'auteur parle ainsi de rapports paternalistes. Au cours de cette première époque, le volontaire était plutôt un missionnaire laïc, sans autre spécialité que celle issue de son imagination, de son esprit charitable et de sa bonne volonté. Les projets de cette époque ne requéraient que très peu de compétence technique. L'importance de l'expertise se fait sentir avec l'arrivée d'exigences techniques de plus en plus grandes, liées aux nouveaux projets de développement. Les bonnes intentions du volontaire et sa débrouillardise ne suffisent plus. On exige de lui qu'il ait un certain bagage de connaissances, une spécialité. L'auteur intitule ce virage de l'amateurisme au professionnalisme « la conversion des missionnaires ». Nos bons samaritains deviennent maintenant de « vrais coopérants ». Parmi les professionnels figurent des ingénieurs pour des micro-réalisations, comme la reforestation dans le Sahel ou la construction d'une route pour désenclaver une région.

L'auteur nous fait part d'un débat très actuel qui concerne le volontariat d'urgence et de développement. À l'encontre de l'opinion générale, il soutient que ces deux formes de coopération internationale se complètent car, le volontaire « d'urgence » dont l'objectif est le soulagement immédiat, relève de soins à court terme, alors que celui de « développement », dont l'objectif est la transformation de la structure organisationnelle du milieu, relève de projets à plus long terme. Il illustre d'ailleurs bien cette complémentarité en relatant un fait vécu où un camp de réfugiés éthiopiens fut créé et devint, cinq ans plus tard, le village de *Mouloud* (Boucher, 1990 : 171).

LA COOPÉRATION INTERNATIONALE : LES CHANGEMENTS EN COURS

Une réflexion sur la transformation de la coopération internationale nous amène au second volet du livre. La coopération au développement du tiers monde a connu une transformation qui a rendu le travail des volontaires et le développement lui-même plus crédibles aux yeux des autres institutions. Cette transformation ne s'est pas produite sans remises en question importantes. Ici même au Québec, on s'interroge sur les changements en cours. Comme l'illustre bien la réflexion au sein de l'Association québécoise des organismes de coopération internationale (AQOCI), on se questionne encore aujourd'hui sur les orientations des ONG : « [...] cette orientation, plus stratégique, se caractérisera probablement par une nouvelle division du travail entre organisations du Nord et du Sud, une meilleure intégration des activités à la base et des interventions en matière de politique à un niveau plus élevé et le développement d'un éventail de nouvelles compétences » (Hamel, 1988 : 1).

Dans le chapitre trois intitulé « Les bricoleurs se rebiffent », on y décrit une prise de conscience venant des coopérants : ceux-ci rejettent les notions d'assistance qui, selon eux, ne peuvent que maintenir les peuples dans leur situation de dominés. Cette réflexion révèle d'après l'auteur trois générations de projets. La première génération est celle de la substitution et de l'intégration où le volontaire « [...] s'intègre dans les structures administratives ou locales » (Boucher, 1990 : 102). La seconde est celle du partenariat ou de la participation au développement. Et enfin, la troisième génération est celle de l'accompagnement dans une démarche de développement, dont la caractéristique principale est que « ce sont les groupes du Sud qui interpellent les associations du Nord » (Boucher, 1990 : 103). La transition de la deuxième génération à la troisième n'est pas chose simple. L'auteur voit la solution à ce problème dans la participation des paysans non pas uniquement dans l'action, mais dans la conception du projet et dans le dynamisme communautaire.

Pour conclure, l'auteur souligne l'importance de la préparation du départ du volontaire et émet des réflexions sur le volontariat de l'an 2000. À son avis, le coopérant au développement dans le tiers monde sera davantage amené à intervenir dans des actions de type économique (Boucher, 1990 : 205). Les problèmes relèveront encore largement du domaine social. Le problème de la faim, quant à lui, risque de demeurer prédominant encore longtemps.

CRITIQUE

Bien que stimulante, cette lecture ne m'a pas laissé sans questionnements. L'auteur a concentré sa recherche presque uniquement sur l'Afrique francophone, notamment sur le Sénégal. De plus, son volume porte essentiellement sur l'expérience de deux ONG françaises, « Volontaires du Progrès » et « Frères des Hommes ». Les expériences de ces deux ONG sont sans aucun doute d'une richesse considérable, mais jusqu'à quel point peuvent-elles être vraiment représentatives des autres associations de volontaires dans le monde ? Je pense, entre autres, aux associations canadiennes et québécoises qui n'ont pas de passé colonialiste. La France et l'Afrique francophone ont depuis leur première rencontre un rapport colonisateur/colonisé. On peut se demander jusqu'à quel point ce facteur influence leur communication et s'interroger sur la représentativité des expériences au Sénégal. C'est peut-être représentatif des pays francophones en Afrique ; mais peut-on dire la même chose des autres pays du tiers monde comme ceux d'Amérique latine où l'on en est plus seulement aux réformes agraires ? L'avenir du volontaire de l'an 2000 décrit par l'auteur s'applique bien à l'Afrique, mais pas nécessairement à l'Amérique latine. En effet, le travail qui s'y fait présentement dans les bidonvilles rejoint d'autres secteurs sociaux et économiques que celui des paysans. Par ailleurs, bon nombre de questions abordées sont les mêmes. Par exemple, les rapports entre les organismes de coopération internationale (OCI) et les ONG du Sud et la typologie des projets sont assez semblables (Doucet et Favreau, 1991 : 379-436). La lecture de ce livre nous laisse donc en partie sur notre appétit.

Par contre, ce livre est sans aucun doute un guide pertinent pour tous ceux et celles qui envisagent de s'engager dans cette voie. Il nous pousse à réfléchir plus en profondeur sur le pourquoi et le comment d'un tel engagement. Bien sûr, les témoignages sont remplis de déceptions et de projets échoués. Bien sûr, les véritables solutions au problème du développement au tiers monde ne sont pas clairement proposées. Mais le récit des expériences vécues et la liste des embûches du volontariat jusqu'à aujourd'hui apportent indéniablement des connaissances que les pionniers du développement ne

possédaient pas. Cette lecture nous laisse sous l'impression que ces déceptions et difficultés sont choses du passé. L'avenir du volontaire et du développement au tiers monde semble beaucoup plus près d'un changement favorable qu'il ne l'a jamais été. Merci à Jean-Dominique Boucher d'avoir entrepris ce voyage dans le monde des coopérants. Leurs actions et leurs réflexions sont d'une grande richesse. J'ai non seulement la satisfaction d'avoir pris connaissance du quotidien du volontaire, mais j'y ai acquis la conviction de l'orientation de mon travail en tant que future agente de changement.

PLUS PRÈS DE CHEZ NOUS ...

La coopération internationale ne se limite pas à un long et éprouvant départ vers un monde éloigné. Plus près de chez nous, elle se pratique également. Une expérience faite ici, au Québec, nous introduit à une forme intéressante de volontariat international. Un *volontariat d'échange* où l'objectif est d'encourager deux peuples à favoriser la création de liens entre forces de changement (Mantha, 1991 : 25-26). Plus concrètement, à Montréal, un groupe de femmes est allé rencontrer un autre groupe de femmes au Pérou. Ce groupe des « Cuisines populaires » du Québec a visité les *Comedores Populares de Villa El Salvador* dans la région de Lima. Ces deux collectivités de femmes se débrouillent malgré leur pauvreté en achetant et en cuisinant ensemble, afin d'assurer la survie de leurs familles. Grâce à cet échange, ces femmes peuvent prendre conscience des réalités et des causes de l'appauvrissement des populations. Par-dessus tout, cette prise de conscience peut les amener à s'engager dans la réalité sociale et politique. Elles deviennent ainsi des agentes de changement tout en s'appropriant un certain pouvoir.

La coopération internationale se fait également sous forme de solidarité. Le mouvement syndical au Québec se joint à cette solidarité en introduisant le problème du développement au tiers monde dans ses politiques. Concrètement, par exemple, des syndicats de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ) ont contribué à mettre sur pied un Fonds humanitaire destiné à soutenir des projets dans le tiers monde (Roy, 1991 : 41-42).

Ce livre, consacré principalement à la réflexion sur l'aide au tiers monde, laisse le lecteur songeur. Il est clair que la participation individuelle à l'aide au tiers monde ne se limite plus aujourd'hui à une cotisation financière annuelle dont on doute souvent de l'utilisation. L'aide au tiers monde peut maintenant être apportée par une variété d'actions et d'initiatives. Saurons-nous relever le défi ?

Bibliographie

- DOUCET, L. et L. FAVREAU (sous la direction de) (1991). *Théorie et pratiques en organisation communautaire*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- HAMEL, Suzanne (1988). « Pour relever le défi, il leur faudra beaucoup de souplesse », *Inter-Monde*, vol. 3, n° 6, 1.
- MANTHA, Chantal (1991). « Des expertes du changement ...et de la cuisine se rencontrent », *Inter-Monde*, vol. 6, n° 4, 25-26.
- ROY, J.-H. (1991). « Les syndicats remettent leur internationalisme à jour », *Inter-Monde*, vol. 6, n° 4, 41-42.

Christine VILLENEUVE
Étudiante au baccalauréat en travail social
Université du Québec à Hull